

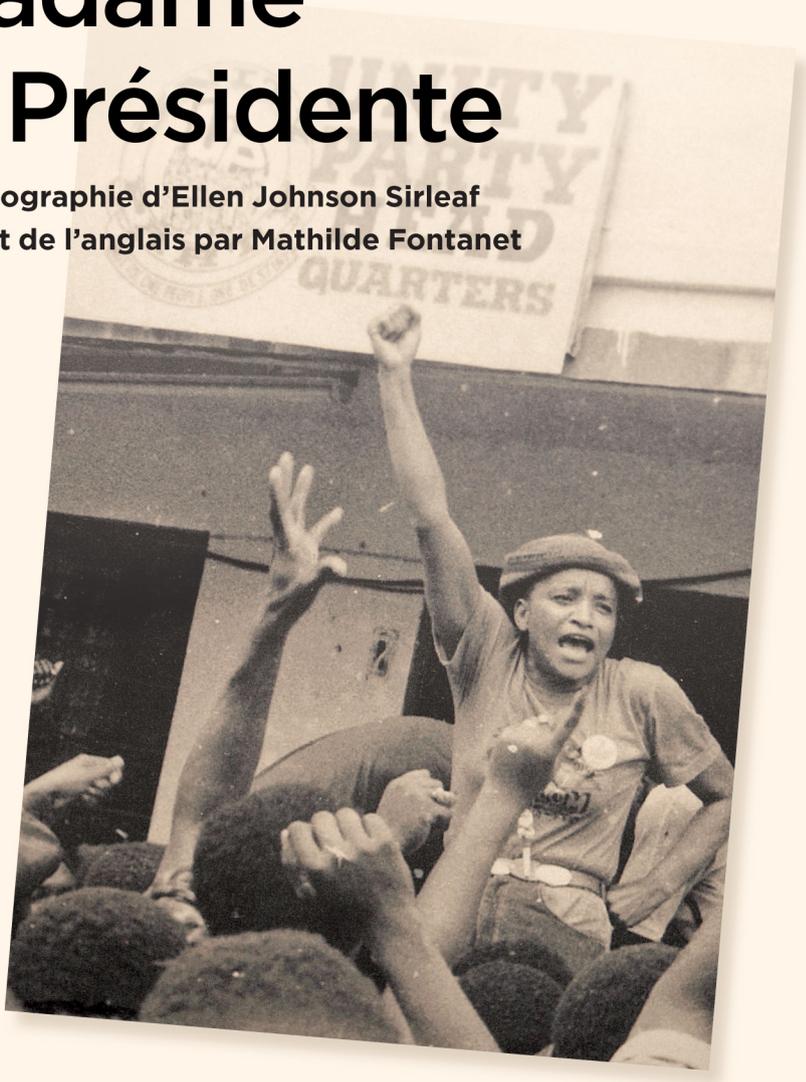
Helene Cooper

Madame

la Présidente

Une biographie d'Ellen Johnson Sirleaf

Traduit de l'anglais par Mathilde Fontanet



ZOE

MADAME LA PRÉSIDENTE

*La collection Écrits d'Ailleurs
est dirigée par Regula Locher.*

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ZOÉ

La Maison de Sugar Beach, 2012
Grand Prix des lectrices *Elle*, Document,
traduit de l'anglais par Mathilde Fontanet

HELENE COOPER

MADAME LA PRÉSIDENTE

Une biographie d'Ellen Johnson Sirleaf

Traduit de l'anglais par Mathilde Fontanet

ZOE
écrits
d'ailleurs

*Les Éditions Zoé remercient une fondation
privée genevoise pour son soutien
à la collection Écrits d'Ailleurs.*

La traductrice remercie Peter Berry pour son aide.

Titre original: *Madame President. The Extraordinary
Journey of Ellen Johnson Sirleaf*
First published by: Simon & Schuster, New York, 2017

© 2017 by Helene Cooper pour le texte original
© Éditions Zoé 2017 pour la traduction française

Pour les images p. 421-426:
Courtesy of Ellen Johnson Sirleaf's Family

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2018
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture: Silvia Francia
Illustration: photo de la libération d'Ellen Johnson
Sirleaf, Monrovia, 1986.

© Keystone/EPA/Nic Bothma
ISBN 978-2-88927-535-9
ISBN EPUB: 978-2-88927-548-9
ISBN PDF WEB: 978-2-88927-550-2

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

À Nyenpu, in Memoriam

LE LIBÉRIA



Source: Liberia, Map No. 3775 Rev.9, September 2014, United Nations

PRINCIPAUX QUARTIERS DE MONROVIA



Source: Monrovia, Map No. 3939, May 1996, United Nations

Note de l'auteure

J'ai toujours été la fille de deux pays, surtout parce que sans mon pays d'adoption, l'Amérique, mon Libéria natal n'existerait pas.

Le 6 février 1820, quatre-vingt-huit Noirs américains, des esclaves affranchis, et trois hommes blancs s'embarquèrent sur l'*Elizabeth* dans le port de New York. Leur destination: l'Afrique de l'Ouest. Les hommes blancs étaient des agents de la Société américaine de colonisation envoyés pour acquérir des terres où les hommes et les femmes noirs seraient encouragés à s'implanter, pour mener à bien la seule entreprise colonisatrice des États-Unis. Au bout de leur périple, ils débarquèrent sur le territoire du futur Libéria.

L'un d'entre eux était mon arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Elijah Johnson.

Beaucoup des vingt-huit tribus autochtones, appartenant à seize groupes ethnolinguistiques, combattirent les nouveaux venus sous la conduite de la tribu Dey. Elles furent vaincues. Les colons américains prirent le contrôle du pays et y établirent le mode de vie qui prévalait dans le Sud des États-Unis avant la guerre de Sécession, celui-là même qu'ils avaient fui – sauf qu'au Libéria c'était eux qui dominaient sur les autochtones, devenus les dominés.

Le 26 juillet 1847, le pays déclara son indépendance vis-à-vis des États-Unis. Pendant près d'un siècle, le Libéria et l'Éthiopie purent se targuer d'être les deux seuls pays d'Afrique à ne pas être dirigés par des Blancs.

Toutefois, les descendants des esclaves américains affranchis qui dirigeaient le Libéria se comportaient à bien

des égards comme les colons blancs à la tête des autres pays africains: ils instaurèrent un régime à deux vitesses avec deux classes sociales bien distinctes. Le 12 avril 1980, des hommes des groupes ethniques Krahn, Gio et Vai menèrent un coup d'État militaire. Ceux qui dirigeaient jusque-là le pays périrent ou prirent la fuite.

Neuf ans après le coup d'État, le 24 décembre 1989, une guerre civile éclata. Une guerre qui fit découvrir au monde les enfants soldats de l'Afrique de l'Ouest, car des tout jeunes étaient enrôlés pour le combat. Plus de 200 000 personnes moururent au Libéria et dans deux pays voisins, la Sierra Leone et la Côte d'Ivoire. Des milliers de femmes et de filles furent violées.

En août 2003, la guerre civile se termina enfin. Mais il n'y avait plus d'électricité, ni d'eau courante. Les écoles, condamnées pendant des années, restaient fermées. La capitale, Monrovia, n'avait pas d'infrastructures. Les traditions s'étaient désintégrées. Toute une génération n'avait rien vu d'autre que la guerre.

Mes proches parents avaient fui le Libéria en 1980, après le premier coup d'État. Depuis, j'avais vécu aux États-Unis, où je m'étais fait naturaliser citoyenne américaine. Étant devenue journaliste, j'écrivais des articles sur le monde entier, sauf sur le Libéria. En septembre 2003, je retournai finalement chez moi. Le pays que j'avais fui vingt-trois ans plus tôt était en lambeaux. J'y retrouvai une sœur, Eunice, que je n'avais plus vue depuis deux décennies.

De retour aux États-Unis, je repris mon travail de correspondante à la Maison-Blanche sous le président George W. Bush, et suivis sa secrétaire d'État, Condoleezza Rice, à Jérusalem, à Hanoi et partout ailleurs. Après l'élection de Barack Obama, lorsqu'il devint le premier président noir des États-Unis, je fus fière de compter parmi les quatre reporters du *New York Times* chargés de couvrir son premier mandat. Je volais à bord de l'*Air Force One*, travaillais pour le journal le plus prestigieux, et couvrais la présidence de Barack Obama.

Bien loin de là, tandis que j'écrivais des articles sur les

bouleversements de la vie politique aux États-Unis, les femmes de mon pays d'origine s'apprêtaient à prendre le pouvoir. Leur intervention serait aussi spectaculaire que le renversement de la barrière raciale de la présidence américaine, que je suivais au quotidien.

Le 11 octobre 2005, les Libériens furent appelés aux urnes pour élire l'homme qui aurait pour tâche de ressusciter le pays. Le taux de participation fut de 75 %, avec 1,35 million d'électeurs inscrits.

Le 23 novembre 2005, après un deuxième tour, la Commission électorale nationale proclama le nom du vainqueur. Pas un homme. Une femme.

Son nom : Ellen Johnson Sirleaf.

Sans que j'y aie pris garde, les femmes du Libéria qui travaillaient au marché, tout comme des milliers d'autres Libériennes, avaient scellé un pacte avec Ellen Johnson Sirleaf, une fonctionnaire internationale, diplômée de Harvard, pour mettre fin à des siècles de domination politique masculine dans l'une des régions les plus dévastées d'Afrique. Puis elles étaient simplement retournées à leur étal, leurs oranges et leurs noix de cola pour reprendre leur vie quotidienne au marché, sauf que maintenant elles avaient leur mot à dire en politique.

Après avoir passé quatre ans à commenter une présidence historique dans mon pays d'adoption, je sentis qu'il me fallait passer à autre chose.

Il était temps que je m'intéresse à la présidente de mon pays d'origine, à un océan de distance, et à sa propre présidence historique. Il était temps que je m'intéresse à Ellen Johnson Sirleaf.

LA PROPHÉTIE
Monrovia, 1938

Au Libéria, la place d'une femme était au marché, à l'église, à la cuisine ou au lit. Mais une petite fille allait faire exception.

Pour cette petite fille, mise au monde le 29 octobre 1938 dans l'arrière-chambre du domicile familial de Benson Street, à Monrovia, le destin avait de grands projets ; tous ses proches le savaient. Après tout, n'était-ce pas la prédiction du Très Ancien, l'un des nombreux prophètes qui parcouraient Monrovia pour y diffuser sa sagesse ? Quand il était passé jeter un coup d'œil au bébé de Carney et Martha Johnson, dans leur maison à base de béton, quelques jours après la naissance de la petite Ellen, surnommée Red Pumpkin parce qu'elle était « rouge comme une citrouille¹ », il avait regardé attentivement dans le berceau, puis déclaré : « Cette enfant va être quelqu'un d'important. Cette enfant va diriger. »

En fait, ce ne furent pas ses mots. Un Libérien ne parle pas comme ça. Simplement, plusieurs décennies plus tard, quand Ellen Johnson Sirleaf écrivit son

Les notes de l'auteure sont renvoyées en fin d'ouvrage.

* Les notes de la traductrice figurent en bas de page.

autobiographie, elle l'intitula *Cette enfant va être quelqu'un d'important*, par allusion à la prophétie du Très Ancien.

Elle préféra normaliser l'expression, considérant qu'un public international ne comprendrait pas la langue du Libéria, qui peut passer sans crier gare de la clarté la plus limpide à l'obscurité la plus impénétrable. L'anglais d'Afrique de l'Ouest n'est pas un *pidgin english*, le fruit des efforts des colons pour communiquer avec les Africains – même s'il y a aussi du *pidgin english* dans la langue du Libéria. Ce n'est pas non plus du créole – même s'il y a aussi du créole dans la langue du Libéria.

Non, l'anglais du Libéria est un merveilleux salmigondis intégrant tout cela, une langue internationale qui s'inspire librement de la phraséologie britannique et de l'argot américain, avec la petite pointe des États du Sud transmise par les esclaves américains affranchis qui colonisèrent le pays, sans oublier l'influence des vingt-huit groupes ethniques qui résistèrent aux affranchis à leur arrivée, et celle des paraboles propres au quotidien africain.

Parce que, au Libéria, les gens ne cessent de parler par paraboles. La plupart du temps, on peut les comprendre.

«L'est mort, le bébé crabe. Mais le crabe, y pleure pas. Et ces gros yeux globuleux qui se mouillent?» (Traduction: «Pourquoi Marcia est-elle si contrariée par l'horrible coupe afro de Jan alors que lui ne s'en plaint pas?»)

«L'homme de Fanti, lui te dira pas que son poisson l'est pourri.» («Tu t'imagines vraiment qu'un fan de Chelsea pourrait admettre que son club de foot est totalement nul?»)

«Le singe et moi, ça ne palabre pas.» («Pourquoi ferais-je le dégoûté si tu m'offres cette bonne viande de singe que tu viens de faire revenir dans du beurre de palme? Je n'ai absolument rien contre les singes.»)

« Eh, tu connais pas les livres ? » (« C'est toi qui as un doctorat : c'est toi qui dois trouver la solution. »)

« Ah ça, moi, je vais me balader. » (« Je m'en vais voir quelqu'un – probablement un amoureux secret – mais ça ne te regarde pas, alors laisse-moi tranquille. »)

« Le singe il travaille, le babouin il profite. » (« C'est moi qui fais tout le travail, tandis que tu te la coules douce et profites de la vie. »)

« Ma, cette petite chose-là l'aura facile. » (« Cette enfant va être quelqu'un d'important. »)

Forte de cette prophétie, que sa famille allait lui répéter toute son enfance, Ellen se prépara à s'engager sur la voie d'une vie extraordinaire. Il faut dire que, avant même qu'elle n'ait prononcé son premier mot, le décor était déjà planté pour exclure qu'elle soit un jour une Libérienne comme les autres.

Ça, c'est à mettre sur le compte des États-Unis.

Au début du XIX^e siècle, l'Amérique se retrouvait avec une population croissante de Noirs affranchis, dont une bonne part étaient des enfants d'esclaves qu'on avait libérés. Cela tenait parfois à un concours de circonstances ou, bien plus souvent, à un viol interethnique. Des femmes esclaves fécondées par leurs propriétaires blancs mettaient au monde des enfants métis dont la couleur de peau était un rappel constant de l'hypocrisie qui imprégnait la vie quotidienne américaine avant la guerre de Sécession. Beaucoup de ces enfants métis furent finalement affranchis.

Les propriétaires d'esclaves s'inquiétaient de cette multiplication des affranchis et de la mauvaise influence que ceux-ci pouvaient avoir sur leurs congénères, susceptibles de se rebeller et de revendiquer leur liberté. C'est ainsi que s'amorça le mouvement du « retour en Afrique », qui se fondait sur l'idée que le meilleur moyen

de prévenir les révoltes d'esclaves était de renvoyer les affranchis en Afrique.

En 1820, les premiers bateaux chargés de Noirs et d'affranchis métis² mirent le cap sur l'Afrique de l'Ouest. Mulâtres, quarterons, quinterons, octavons... Ces nouveaux colons avaient pour la plupart une peau plus claire que les populations libériennes autochtones. Ils savaient lire et écrire. Et ils affichaient un christianisme ostentatoire. Les colons furent accueillis par les autochtones qui soupçonnaient – à juste titre – que leurs terres et leur mode de vie étaient menacés (plusieurs participaient encore activement à la traite des esclaves). Ce commerce leur posait beaucoup moins de problèmes moraux qu'il n'y paraît aujourd'hui : les Européens devaient bien acheter leurs cargaisons humaines à quelqu'un et ce quelqu'un était en général un Africain qui avait capturé d'autres Africains pour les asservir. De nombreux habitants du Libéria craignaient donc que les affranchis nouvellement arrivés n'entravent leurs affaires.

Et c'est ainsi que naquit le Libéria, un pays dont la complexité sociale, religieuse et politique est difficilement concevable.

La Société américaine de colonisation, une association de Blancs à la composition peu orthodoxe, qui comprenait des quakers et des évangélistes anti-esclavagistes, mais aussi des propriétaires d'esclaves désireux de nettoyer leur Sud des Noirs affranchis, acheta des terres aux Africains autochtones. La Société parvint à ses fins fusil en main³ et baptisa le nouveau pays Libéria. Les esclaves affranchis qui avaient colonisé le Libéria firent dès lors partie de la caste dirigeante, tandis que les Africains autochtones devinrent pour la plupart des ouvriers agricoles ou des aides à domicile, une caste inférieure.

Le Libéria se situe à près de cinq mille kilomètres du Congo, mais les colons noirs américains furent nom-

més par dérision les « Congos », parce que les Libériens autochtones associaient le fleuve Congo à la traite des esclaves. Les Congos détenaient le pouvoir et possédaient la plupart des terres. Ils interdirent rapidement la traite des esclaves qui avait assuré un revenu à beaucoup d'autochtones libériens, qu'ils désignaient sous le nom péjoratif d'« Indigènes ».

Aux yeux des colons venus d'Amérique, les Indigènes formaient une masse indifférenciée, avec leurs bijoux de perles ciselées, les étoffes tissées par les Fantis et leurs langues incompréhensibles. Pourtant, ces populations étaient complexes, et provenaient de vingt-huit groupes ethniques différents, qui avaient leurs propres croyances, leurs propres coutumes et nourrissaient des inimitiés séculaires. Les Krus étaient des pêcheurs qui haïssaient l'esclavage. Les Krahnns faisaient des affaires sur les marchés aux esclaves. Les Gios étaient les descendants d'une lignée de guerriers soudanais qui ne refusaient jamais le combat. Personne ne sait vraiment pourquoi, mais les Gios et les Krahnns semblaient se haïr mutuellement.

Après plusieurs batailles sanglantes au cours des années suivant leur arrivée, les colons venus d'Amérique finirent par imposer leur domination sur les Gios, les Krahnns, les Bassas et les Krus. Une forme de symbiose se fit alors jour, surtout sur le plan religieux. Les autochtones adoptèrent le christianisme de la population congo, mais pas la version raffinée des Européens : les Libériens s'approprièrent le christianisme robuste des gospels⁴, des prières et des croyances que les Congos avaient ramenés du pays de l'esclavage. La souffrance de Jésus-Christ et l'asservissement des juifs de l'Ancien Testament étaient des épisodes que les esclaves américains avaient compris intuitivement. Leur imagination avait été captée par Moïse conduisant son peuple hors d'Égypte, Joseph vendu comme esclave par ses frères, et Daniel jeté dans la fosse aux lions.

Les pratiques chrétiennes que les affranchis avaient introduites en Afrique furent totalement refondues par les Libériens autochtones, qui les entremêlèrent de leurs propres interprétations et traditions religieuses et y intégrèrent leurs exubérants battements de tambour, leurs danses, leurs chants et leur communion par les langues de feu, baignant le pays dans la musique qui le fait vibrer aujourd'hui.

Ainsi, la petite Ellen vint au monde dans une société scindée en deux classes profondément distinctes, mais liées par la religion. Pourtant, contrairement à tant d'autres, elle n'aurait pas besoin de la religion pour appartenir aux deux.

Ellen ressemblait à un bébé congo, mais sans avoir une seule goutte de sang congo. Elle était une Libérienne autochtone, une particularité qui s'avérerait d'une importance cruciale dans les décennies qui allaient suivre, après la destitution des Congos. Le père de son père était un chef gola nommé Jahmale. Il avait huit femmes dans le village traditionnel de Julejuah, dans le comté de Bomi. L'une de ses femmes et lui firent comme de nombreux Libériens: ils envoyèrent un de leurs fils – Karnley, le futur père d'Ellen – à Monrovia pour qu'il y soit adopté par une famille congo. Karnley put aller à l'école et y acquérir culture et raffinement, les conditions nécessaires pour devenir quelqu'un dans le Libéria du début du xx^e siècle. Son nom fut occidentalisé pour devenir Carney Johnson: un premier pas sur la longue voie de la congolisation de la famille.

La mère de la mère d'Ellen était une Kru de Greenville, dans le comté de Sinoe, qui vendait ses cultures au marché. Son nom était Juah Sarwee. Elle tomba amoureuse d'un Blanc, un négociant allemand du nom de Heinz Kreuger, qui habitait le Libéria. Ils se marièrent en 1913 et eurent une fille, qu'ils appelèrent Martha.

Pendant la Première Guerre mondiale, le Libéria, soucieux de manifester sa loyauté envers les États-Unis, déclara la guerre à l'Allemagne et expulsa tous les ressortissants allemands, dont Heinz. Il laissa là sa famille, et personne n'entendit plus jamais parler de lui. Néanmoins, grâce à Heinz Kreuger et à Juah Sarwee, Martha, la mère d'Ellen, posséderait toute sa vie les ultimes attributs de la classe et de la beauté dans un pays où la question de l'ethnie était d'une douloureuse complexité : de longs cheveux et une peau pâle. Elle aurait presque pu passer pour une Blanche. Des familles congos l'invitèrent bientôt à venir vivre chez elles – une pratique courante au Libéria, où les familles plus aisées prenaient chez elles des enfants plus pauvres qui servaient de compagnons de jeu (et parfois de domestiques) aux enfants de la famille. En contrepartie, l'enfant accueilli était nourri, blanchi et pouvait aller à l'école. De guerre lasse, Juah Sarwee, qui était pauvre, illettrée, abandonnée par l'homme blanc qu'elle avait épousé, se résigna à laisser partir sa fille.

La première famille congo chez qui Martha alla vivre⁵ la faisait dormir sur la table de la cuisine, ou parfois en dessous avec les animaux domestiques. La société libérienne du début du xx^e siècle pouvait considérer ce sort comme normal pour une fille autochtone de peau foncée, mais Monrovia ne tolérait pas un tel traitement pour une fille mi-blanche à la peau claire. Un autre couple congo, Cecilia et Charles Dunbar, intervint donc pour réparer ce tort.

Martha prit le nom de Dunbar, fréquenta les meilleures écoles du Libéria, puis passa une année à l'étranger pour acquérir la culture nécessaire. Après son retour, un jour qu'elle se trouvait dans le jardin de la famille Dunbar, le père d'Ellen, qui s'appelait désormais Carney Johnson, la remarqua.

« Oh, dit-il à la vue de ses cheveux, de sa silhouette et de sa peau ambrée. Oh, toi, je t'aime bien⁶. »

Les quatre enfants de Martha et Carney – Charles, Jennie, Ellen et Carney – allaient grandir avec le don des caméléons dans ce pays fracturé. Ils se fondaient sans peine parmi les Congos, mais leurs racines golas leur permettaient sans problème de prendre part à la vie libérienne autochtone s'ils en avaient l'envie. Ellen, la troisième de la fratrie, savait particulièrement bien mettre ce don à profit.

Elle avait l'apparence d'une Congo et, comme la plupart des Congos, elle parlait deux langues, l'anglais et l'anglais du Libéria. Sa vie était sans le moindre doute celle d'une Congo : elle allait à l'école avec les enfants congos et vivait dans une vraie maison en dur sur Benson Street, avec un grand jardin entouré de cocotiers et parsemé de buissons fleuris et d'arbres fruitiers. Sa sœur aînée allait même à l'école en Angleterre, un privilège marquant le summum de la congolitude. Selon les critères locaux, la famille faisait partie de la classe moyenne supérieure, grâce à la peau claire de Martha et, surtout, à la profession de Carney, qui était avocat. Carney fut finalement élu à la Chambre des députés. Il était le premier autochtone à y accéder.

En 1943, lorsque William Tubman fut élu président, Ellen avait quatre ans. Par chance pour sa famille, le président semblait apprécier son père. Tubman envoyait souvent Johnson en mission à l'étranger pour y représenter le pays. Puis, lorsque Johnson revenait, le président lui rendait parfois visite à la maison avec sa suite, un événement certes bénéfique pour le statut social de la famille, mais qui se payait par un branle-bas général à la cuisine, car les serviteurs et les auxiliaires préparaient du beurre de palme, du riz jollof – le véritable riz jollof traditionnel du Libéria, avec du poulet, du jarret de porc et

du bœuf – et du fougou pour le chef du gouvernement. Naturellement, Ellen et ses frères et sœur étaient bannis de la salle de séjour, mais elle se cachait toujours derrière le coin du mur pour écouter.

Ellen avait sa place bien établie dans la classe dominante des Congos, sauf quand elle en décidait autrement. Elle suivit l'enseignement secondaire au College of West Africa, réservé à l'élite. Pendant les vacances, elle et ses frères et sœur allaient à Julejuah, le village du comté de Bomi où leur père était né. Julejuah se trouvait à une trentaine de kilomètres de Monrovia, mais la route se terminait bien avant le village, de sorte que leur voiture ne pouvait pas les conduire jusque-là. Des hommes portaient les enfants dans des hamacs le reste du trajet.

Une fois arrivés à Julejuah, Ellen et ses frères – Jennie ne se serait pas abaissée à participer à ces jeux de garçons manqués – grimpaient aux arbres, nageaient dans la rivière, trouvaient des places sur une pirogue pour passer d'une rive à l'autre, puis restaient assis avec leur grand-mère à regarder les oiseaux tourner autour du riz en train de pousser. Sachant que Jennie était la favorite de leur père, Ellen et ses frères l'envoyaient l'ama-douer pour en obtenir des bonbons ou d'autres faveurs. Ils apprirent des bribes de mots de gola, la langue de leurs ancêtres. Un jour, ces quelques phrases sauveraient la vie d'Ellen.

Toute son enfance, sa famille lui rappelait, souvent avec une certaine ironie, qu'elle était cette petite chose-là qui l'aurait facile, qu'elle était destinée à un grand avenir. On l'évoquait surtout quand son comportement ne semblait pas vraiment grandiose, comme la fois où elle tomba dans les latrines.

La maison familiale de Benson Street était luxueuse selon les critères libériens des années 1950 : une structure

à deux étages en béton avec un grand jardin. Il n'y avait toutefois pas de toilettes à l'intérieur : on utilisait des latrines extérieures, qui se résumaient à des planches rudimentaires au-dessus d'un trou. Un jour, quand elle était petite, Ellen tomba dedans. Elle hurla et hurla encore, jusqu'à ce qu'un voisin qui passait par là la tire hors du trou et aide sa mère à la nettoyer.

La famille invoqua la prophétie lorsqu'il fut annoncé qu'Ellen allait pour la première fois prendre la parole en public⁷, à l'âge de huit ans – ou, plutôt, tenter de le faire. La veille, elle avait passé tout l'après-midi assise dans un goyavier à apprendre par cœur le texte qu'elle ne pouvait attendre de réciter à l'église. Malheureusement, lorsqu'elle fut appelée devant les fidèles, le lendemain matin, elle resta tétanisée, les yeux rivés sur le visage épouvanté de sa mère, immobile, debout, tandis que s'écoulaient des minutes insoutenables. Pour finir, la congrégation, prise de pitié, se mit à applaudir. Ellen, les larmes ruisselant le long de ses joues, retourna à sa place, profondément humiliée.

On aurait vraiment dû invoquer la prophétie lorsqu'Ellen, à l'âge de dix-sept ans, se maria.

C'était en 1956, et la famille, autrefois prospère, avait subi un revers de fortune. Carney Johnson, à la suite d'une attaque, était resté paralysé du côté droit. « On m'a ensorcelé⁸, annonça-t-il à sa famille. Quelqu'un a jeté le juju sur moi. » Au Libéria, il reste habituel d'attribuer à des malédictions des phénomènes explicables scientifiquement. Sa femme Martha préférait aussi se détourner de la science au profit de l'immatériel. « Prie pour ta guérison et pour que tes péchés te soient pardonnés », conseillait-elle à son mari.

Depuis son attaque, Carney avait de la peine à parler et à bouger. Ainsi s'évanouit son rêve de devenir un jour le premier autochtone à présider la Chambre des

députés du pays. Il ne recevait plus de salaire et les relations étroites qu'il avait entretenues avec la classe dirigeante ne suffirent pas à mettre sa famille à l'abri du besoin. Martha ne tarda pas à recourir au gagne-pain traditionnel des Libériennes pour assurer leur survie : le commerce. Elle cuisait des mets au four pour les vendre. Elle assumait aussi l'intégralité des soins de son mari, désormais cantonné à la maison : elle se levait tôt pour le baigner, l'habiller et le nourrir avant de le conduire sur le porche et de l'aider à s'installer sur la chaise où il passait ses journées à contempler la rue.

À seize ans, Ellen approchait de la fin de l'école secondaire, espérant pouvoir bientôt aller au *college* à l'étranger, comme sa sœur. La plupart de ses camarades, y compris sa meilleure amie, Clavenda Bright, allaient partir en Amérique ou en Europe pour parfaire leur éducation. Mais l'attaque de Carney réduisit cet espoir à néant. L'argent que gagnait Martha en vendant du pain à l'extérieur n'allait pas lui permettre de payer ne serait-ce que le billet du paquebot transatlantique, sans parler des frais scolaires.

Écoulant les mises en garde de sa sœur, Ellen choisit la meilleure option qui lui restait : épouser le beau James Sirleaf, dit Doc, qui venait de revenir du célèbre Tuskegee Institute, en Alabama. Doc avait vingt-quatre ans, Ellen dix-sept.

Aux yeux de la jeune fille encore naïve, il était un homme affable, raffiné, avec la dégaine militaire qu'il avait adoptée à Tuskegee. Il était en plus auréolé par ses études à l'étranger, car un séjour aux États-Unis ou en Europe était alors synonyme de raffinement et de culture.

Après leur premier rendez-vous, au cinéma, Doc entreprit de poursuivre Ellen de ses assiduités, l'accompagnant à ses cours de danse et promettant à ses parents,

soucieux, que ses intentions étaient honorables. En 1956, à peine quelques mois plus tard, les deux furent mariés à l'église presbytérienne de Broad Street. La mariée et les demoiselles d'honneur étaient si jeunes que la presse libérienne qualifia la cérémonie de « mariage de Tom Pouce⁹ ».

Le couple s'installa chez la mère de Doc, Ma Callie, dans sa maison de Carey Street, en face de la Banque centrale. Dix mois après le mariage, le 11 janvier 1957, Ellen et Doc eurent le premier de leurs quatre fils. Ils lui donnèrent le nom de James Sirleaf, celui de son père, mais l'appelaient Jes. Il dormait entre eux, dans le lit du rez-de-chaussée de la maison de Ma Callie, parce qu'ils n'avaient pas de berceau.

Ma Callie avait toutefois un domestique et une cuisinière, de sorte qu'Ellen aidait pour la vaisselle, mais n'avait pas besoin de faire la cuisine. Une jeune fille, Korlu Beysah, qui vivait à l'étage avec Ma Callie, aidait Ellen à s'occuper de son bébé. Cette aide n'avait rien de superflu car, quelques semaines après avoir accouché de Jes, Ellen était de nouveau enceinte.

Onze mois après la naissance du premier bébé, en décembre 1957, le deuxième fils du couple, Charles, venait au monde. Deux enfants en une année, et Ellen avait tout juste dix-neuf ans. Ils ne pouvaient plus vivre dans la maison de Ma Callie. Doc obtint un poste au ministère de l'Agriculture. Ellen fut engagée comme assistante comptable par un garage, et la famille déménagea pour s'installer dans sa première maison. Elle se trouvait près du Booker Washington Institute, à Kakata, à la sortie de Monrovia, à une heure de voiture – une éternité – de la famille d'Ellen.

Ils étaient considérés comme faisant partie de la haute société, dans un pays où l'on était soit riche soit pauvre, sans état intermédiaire : Doc avait en poche son bachelor

de Tuskegee et Ellen son diplôme d'école secondaire ; et puis tous les deux venaient de bonnes familles selon les critères de l'élite congolaise. Même s'ils se sentaient comme tombés du nid et devaient lutter pour vivre, aux yeux de la plupart des Libériens, cela n'y changeait rien. Au Libéria, les emplois au gouvernement étaient très prisés, surtout parce qu'ils étaient considérés comme la voie la plus rapide pour accéder au pouvoir et étaient synonymes d'un salaire régulier. Bien évidemment, pour travailler au gouvernement, il fallait les relations nécessaires. Ellen et Doc les avaient.

Malheureusement, la belle saison de leur amour était déjà passée. Un jour qu'elle avait emprunté la voiture de son mari pour faire des courses, celle-ci tomba en panne alors qu'Ellen s'était déjà bien éloignée. Elle fit de l'auto-stop jusqu'à la maison pour demander de l'aide à Doc. Sauf qu'il voyait ça d'un autre œil : « T'as intérêt à me ramener ma voiture », lui dit-il. Abasourdie, Ellen sortit de la maison. Pourquoi agissait-il ainsi ? Voulait-il simplement montrer qu'il était un Africain traditionnel qui savait tenir sa femme ?

Elle refit de l'auto-stop pour aller au garage où elle travaillait et persuada un ami mécanicien de l'accompagner jusqu'à la voiture pour la réparer. Quelques heures plus tard, elle ramenait la voiture à la maison, comme Doc l'avait exigé. Ce jour-là, elle apprit une leçon. En cas de difficulté, elle ne pouvait pas compter sur son mari. Elle ne pouvait compter que sur elle-même.

Les enfants continuaient d'arriver. Lorsque son troisième fils, Robert, vit le jour en 1960, la famille était retournée à Monrovia. Une année après Rob, ce fut au tour d'Adamah, né en 1961.

À l'âge de vingt-deux ans, Ellen avait quatre fils, qui avaient tous moins de cinq ans. Chaque jour, elle empilait

les enfants dans sa VW Coccinelle pour la tournée quotidienne de mise à Monrovia : aller à l'église, rendre visite aux grand-mères, demander des bons d'essence à Doc pour pouvoir faire le plein.

Sa meilleure amie, Clavenda, de retour des États-Unis, où elle avait étudié au *college*, vint lui rendre visite. Elle s'émerveilla devant ses quatre garçons. Adamah roucoulait dans son berceau, Rob s'avancait à pas malaisés et se cognait contre les meubles, et Charles et Jes couraient partout à l'extérieur. Clavenda ne fit que des compliments, mais, au moment de son départ, Ellen était convaincue d'avoir vu de la pitié dans ses yeux.

En la regardant s'en aller, Ellen contempla soudain sa propre vie. Elle lui semblait statique, remplie des corvées éternellement renouvelées occupant tant de femmes en Afrique. Soigner et nourrir les hommes et les enfants, se battre chaque jour pour pouvoir faire bouillir la marmite et trouver de quoi payer les cours et le matériel scolaire, le tout dans la chaleur du soleil équatorial, et sachant que, au bout du compte, quand vous serez dans votre boîte, sous la terre, la seule trace de votre passage sur cette planète sera les enfants que vous aurez laissés derrière vous.

N'avait-elle pas plus à attendre ? N'était-elle pas promise à un grand avenir ?

Quand son mari sollicita une bourse pour poursuivre ses études avec un master en agriculture à l'université du Wisconsin, Ellen se rendit au département libérien de l'Éducation et sollicita elle aussi une bourse pour suivre une formation commerciale au Madison Business College, non loin de la fac de Doc. Elle n'y avait pas vraiment réfléchi sérieusement – ne s'étant pas demandé ce qu'elle ferait des garçons si elle obtenait la bourse et comment elle ressentirait la séparation si elle partait en Amérique. Elle y songerait plus tard. Pour l'instant, il fal-

lait juste qu'elle fasse quelque chose pour modifier sa trajectoire.

Doc et Ellen connaissaient du monde au gouvernement, et c'est ainsi qu'on obtenait des bourses nationales. Ils firent pression sur des personnes de leur réseau. En 1962, tous deux obtinrent leur bourse. Et Ellen se trouva soudain face à cette alternative décisive : les enfants ou la carrière ?

Elle pouvait rester au Libéria tandis que Doc allait aux États-Unis, s'occuper des garçons, continuer de les entasser dans la petite VW, d'aller à la ferme ou au village le week-end, de les conduire à l'église le dimanche et de travailler au garage. Elle profiterait de ses enfants et serait la présence maternelle dont ils avaient besoin. Elle serait une femme exemplaire.

Mais sa vie se limiterait à ça. Oui, avec un diplôme de l'école secondaire, sa vie se limiterait à ça.

Sinon, du haut de ses vingt-deux ans, elle pouvait décider de renoncer à voir grandir ses quatre petits garçons. Elle ne serait pas là lorsqu'Adamah, le plus jeune, ferait ses premiers pas, ni quand Rob perdrait sa première dent. En revanche, elle pourrait atteindre la lune.

Ellen choisit la lune.

Quitter ses quatre jeunes garçons ne lui parut pas facile pour autant – ce fut, en fait, un terrible déchirement, qui allait laisser une fêlure irrémédiable dans sa relation avec le plus jeune de ses fils, Adamah. Aucun des deux ne le savait alors, mais ce n'était que la première de nombreuses séparations, et Adamah allait au-devant d'une enfance remplie de tantes, d'oncles, de belle-famille, mais sans mère. Des années plus tard, lorsqu'ils évoqueraient ensemble un événement de son enfance, Adamah s'interromprait, la regarderait, et dirait : « Mais, maman, tu ne peux pas te rappeler, tu n'étais pas là. »

Il est impossible de contenir sa douleur quand on

laisse ses enfants derrière soi. Même dans le monde occidental, avec ses jardins d'enfants et son système de congé parental, les femmes doivent très souvent choisir entre leurs enfants et leur carrière. D'une certaine façon, ce choix était plus facile pour Ellen, car elle se trouvait au Libéria, où la famille étendue se charge sans problème d'élever les enfants. Les Libériens considèrent comme très naturel de conduire les enfants chez leurs grands-parents – chez leurs grands-mères, pour être plus précis – et de les leur confier pour un an, deux ans, ou même dix ans, pendant que les parents suivent une formation.

Ainsi, Ellen et Doc confièrent deux garçons à la mère de Doc, Ma Callie, et deux à la mère d'Ellen, Martha. Doc s'envola le premier, et Ellen suivit quelques semaines plus tard. Elle se rendit à l'aéroport Robertsfield, à une heure de route de Monrovia. C'était la première fois qu'elle prenait l'avion. Elle était partagée entre la douleur de quitter ses fils, la terreur de ce qui l'attendait et l'excitation de s'engager dans une nouvelle vie.

Son amie Clavenda l'avait avertie qu'aux États-Unis tous les bâtiments étaient hauts et qu'on se sentait toujours oppressé, pas comme au Libéria, si clairsemé. Et qu'en plus il y faisait si froid qu'on pouvait voir son souffle devant soi.

«Voilà que je vais en Amérique», se dit-elle tout excitée, tandis que l'avion roulait sur l'unique piste de l'aéroport Robertsfield. Elle prenait un virage radical pour quitter la voie qu'elle avait suivie jusque-là. Elle avait pris le contrôle. Le Très Ancien n'avait-il pas dit: «Ma, cette petite chose-là l'aura facile»?

Ellen arriva à Madison, dans l'État du Wisconsin, à l'automne 1962, déterminée, impatiente, et pleinement consciente que c'était la chance de sa vie.

Elle avait toutefois décidé de ne rester que deux ans, le temps d'obtenir le diplôme d'études générales. Pas

question de traîner: elle avait déjà vingt-deux ans, et ne voulait pas être séparée de ses garçons pendant les quatre ans qu'exigeait un bachelor. Elle étudierait et elle travaillerait. Un point c'est tout.

Elle trouva un emploi: elle balayait le sol et servait les clients dans les boxes de formica du restaurant de Rennebohm, un magasin connu pour ses pâtisseries roulées à la cannelle, ses burgers dodus et ses sodas maison. Pour une Libérienne, la cuisine était effroyable. Mais peu importait: elle était en mission. Quand elle n'était pas au travail, elle était soit en classe, soit sous une montagne de livres, recluse dans le minuscule appartement qu'elle et Doc avaient loué en dehors du campus.

Malheureusement, son assiduité à l'étude ne plaisait pas tant que ça à son mari, qui estimait qu'il avait droit à davantage d'attention lorsqu'ils se trouvaient à la maison. N'étaient-ils pas tous les deux seuls pour la première fois de leur vie? Doc avait toujours été d'un naturel jaloux. Quelques années plus tôt, au Libéria, une fois qu'Ellen dansait sans penser à mal avec un autre jeune homme à une fête, Doc avait été si contrarié qu'il était retourné à la maison, avait enfilé son uniforme militaire au grand complet, puis était revenu sur place pour intimider son rival. Aujourd'hui, ses rivaux étaient l'emploi, les manuels et les études de sa femme, et il n'aimait pas ça.

Un soir, Ellen balayait le sol de Rennebohm parmi les rires des étudiants qui buvaient leur café et mangeaient leur glace, lorsque la porte s'ouvrit brutalement et que Doc fit irruption dans le restaurant. Il marcha droit jusqu'à sa femme, lui arracha le balai des mains et vociféra: « Ta place est à la maison ! » Horrifiée, Ellen le regarda jeter le balai à travers la salle. Prête à tout pour mettre fin à la scène, elle partit avec lui.

Le lendemain, elle retourna au magasin, l'estomac noué. Sa chef, une Blanche plus âgée qu'elle, ne mâcha

pas ses mots : « Vous direz à votre mari de ne plus mettre les pieds ici. »

Elle n'avait bien sûr aucunement l'intention de le lui dire, mais acquiesça tout de même. Les choses se calmèrent à la maison, mais Doc continuait de se plaindre qu'elle le négligeait et passait tout son temps à étudier.

Un soir, quelques mois plus tard, Ellen alla manger dehors avec des amies et rentra tard. Il neigeait et faisait froid. Ses doigts gelés avaient du mal à ouvrir la porte.

Un mari furieux l'attendait. Pour éviter ce qu'elle voyait venir, elle alla dans la salle de bain et tourna le robinet d'eau chaude pour remplir la baignoire. « Il fait terriblement froid, dehors ! Il faut que je me réchauffe. »

Elle était assise dans la baignoire lorsque Doc arriva et lui donna un coup sur le côté de la tête avec la crosse de son revolver. Sonnée, elle se recroquevilla contre le bord de la baignoire, les bras au-dessus de la tête, en attendant le coup suivant. Ce n'était pas la première fois qu'il la frappait. Leurs disputes étaient de plus en plus souvent ponctuées de gifles. Mais c'était la première fois qu'il utilisait une arme.

Le second coup ne vint pas. Doc sortit de la salle de bain.

Ellen ne pleura pas.

Après une année, Doc obtint son diplôme et retourna au Libéria. Soudain, pour la première fois de sa vie, Ellen se trouvait seule.

Merveilleusement seule.

Elle déménagea dans un plus petit appartement, un studio. Enfin, elle pouvait étudier tant qu'elle voulait, sans avoir un homme sur le dos qui réclamait son riz et son corned-beef. Elle ne prenait ni vacances ni jour férié : elle en profitait pour étudier. Si elle tenait le rythme, elle serait en bonne voie pour obtenir son diplôme après la deuxième année.

Ses garçons n'envoyaient pas de lettres. Le plus âgé,

Jes, était tout juste en train d'apprendre à écrire. Pas non plus de coups de fil. Les grands-mères des garçons n'avaient pas le téléphone. De temps en temps, des lettres arrivaient de sa mère. L'une annonçait: «Adamah marche, maintenant.» Une autre: «T'en fais pas, les enfants OK.»

Ellen ne cessait de penser au plus jeune, Adamah. Il marchait, mais n'avait toujours pas été baptisé. Au Libéria, le baptême des enfants est une obligation sociale et religieuse. Personne ne plaisante avec ça, surtout pas les Congos. Presque tous les Libériens congos ont des parrains et des marraines, parfois neuf ou dix, qui ont assisté au baptême à l'église et se sont engagés à s'occuper de l'enfant en cas de besoin. Mais Adamah n'en avait encore aucun. Ellen se jura qu'elle et Doc feraient le nécessaire pour le baptiser sitôt qu'elle serait revenue à la maison.

Durant l'été 1964, Ellen reçut son diplôme d'études générales en comptabilité. C'était un été historique dans la lutte pour les droits civiques aux États-Unis, une année après la mort de John Kennedy. Une campagne était en cours pour faire inscrire autant de Noirs que possible sur les listes électorales dans l'État du Mississippi. Des Blancs ségrégationnistes jetaient des cocktails Molotov sur les volontaires, tandis que les médias nationaux, après l'avoir ignorée pendant des décennies, s'intéressaient enfin à la persécution des Noirs dans le Sud.

Les préoccupations d'Ellen étaient pourtant ailleurs. Il y avait quatre jeunes garçons au Libéria qu'elle n'avait plus vus depuis deux ans. Dès qu'elle obtint son diplôme, elle prit le premier avion pour retourner à la maison.

Adamah avait trois ans maintenant, Rob quatre, Charles six et Jes sept. Les trois aînés coururent vers elle pour la serrer dans leurs bras, mais Adamah se tint à distance. Ellen se rappela qu'elle devait organiser le baptême aussitôt que possible.

Maintenant qu'elle était de retour, les tensions qui avaient commencé à se faire sentir dans son couple à Madison s'intensifièrent. Doc cessa de l'accompagner à l'église. Prévoir un baptême semblait difficilement envisageable. Ils se parlaient à peine.

En fait, rien n'était plus comme avant. Munie de son diplôme, Ellen ne se voyait pas devenir femme au foyer. Ainsi, quand Doc reprit son ancien poste au ministère de l'Agriculture, Ellen trouva un emploi comme directrice de la division du Service de la dette au département du Trésor – un travail immense pour une jeune Libérienne des années 1960. Elle allait se concentrer sur les dépenses publiques et l'allégement de la dette extérieure – et acquérir des compétences dont elle allait tirer un énorme profit une quarantaine d'années plus tard, lorsque, en tant que nouvelle présidente, elle devrait s'attaquer à la montagne de dettes du Libéria, amassées pendant les années de guerre.

Son mari l'observait, maussade, mais Ellen savourait chaque minute de ses nouvelles fonctions. Elle ramenait du travail à la maison et, la nuit, quand toute la famille était allée au lit, elle retournait furtivement à la table du salon avec ses livres et sa calculatrice mécanique. Inévitablement, de nouveaux problèmes l'attendaient avec Doc. Une nuit, voyant qu'elle sortait du lit, son mari la suivit jusqu'au salon et la frappa parmi ses documents.

Au fil des mois, la violence augmentait. Au cours d'une dispute, Doc la saisit à la gorge et commença à l'étrangler, laissant une marque qui allait rester visible des dizaines d'années.

À Monrovia, dans les années 1960, personne ne parlait de violence conjugale et aucune femme n'aurait porté plainte. Si une femme recevait une gifle de son mari, son seul recours était d'avoir un père ou un frère suffisamment bien bâti pour faire entendre raison à celui-ci. Ellen

ne disposait pas de cette ressource : Carney Johnson était mort en 1957 et ses frères faisaient des études à l'étranger. La seule personne qui aurait pu lui tenir lieu de protecteur était le mari de sa sœur, Estrada « Jeff » Bernard. Malheureusement, Doc avait déjà menacé de tuer Jeff, qui était un de ses amis, un soir qu'ils étaient tous les deux saouls : Doc avait ramené Jeff à la maison et Ellen les avaient accueillis à la porte en nuisette. Doc, qui pouvait être aimable et loquace un instant, puis fou furieux le suivant, avait considéré comme un affront personnel que son beau-frère ait vu sa femme en petite tenue. Il le poursuivit avec son fusil hors de la maison, puis tout au long de la rue.

Elle décida de gérer Doc toute seule.

Puis, en 1965, lors d'une fête, elle rencontra Chris Maxwell.

Chris Maxwell, un juriste d'entreprise prometteur, était un ami de Steve Tolbert, le frère du vice-président William Tolbert. Un homme charmant, séducteur, raffiné. Les Libériens aiment les titres, surtout celui d'Honorable, qu'ils attribuaient aux Congos sous le moindre prétexte. Ils conférèrent à Maxwell le titre de maître dès l'obtention de son diplôme de droit : maître Maxwell.

Pendant la fête, maître Maxwell vint parler à Ellen. Malgré les quatre garçons qu'elle avait portés, elle ne pesait que cinquante-six kilos pour un mètre soixante et les gens se retournaient pour l'admirer dans tout Monrovia. Elle avait des yeux à la Bette Davis – vifs, clairs et très légèrement exorbités – et une belle chevelure bouclée d'un brun aux reflets roux. Au Libéria, elle était connue pour être « vraiment canon », mais maître Maxwell semblait tout aussi fasciné par son esprit que par son apparence.

Leur relation évolua très vite. Tantôt elle se rendait à une soirée qui promettait d'être ennuyeuse en espérant

qu'il s'y trouverait pour animer la compagnie, tantôt il passait à son bureau pour l'inviter à déjeuner à l'improviste. Puis ils se virent chez lui, les soirs où Doc quittait la ville, pour « regarder la télévision ». Ils parlaient pendant des heures ces soirs-là, assis dans le salon de Maxwell.

Maxwell ne tarda pas à se déclarer et, bientôt, ils furent intimes. Ellen était partagée entre la crainte et l'euphorie. Elle savait que Doc avait des aventures, mais cela n'y faisait rien : s'il découvrait qu'elle voyait Chris Maxwell, il exploserait. Elle ne mit pas fin à la relation pour autant.

Les employés de maison étant très bon marché au Libéria, Ellen avait maintenant une cuisinière, un domestique et un jardinier, de même que tout le personnel sans lequel les Libériens congos n'auraient pu imaginer vivre. Il y avait donc toujours quelqu'un à la maison pour surveiller les garçons. Adamah passait une bonne partie de son temps chez son oncle, le frère de Doc, Varsay Sirleaf, dans l'arrière-pays. Selon le mode de vie traditionnel des familles élargies au Libéria.

Un soir, Ellen et Maxwell reçurent un appel téléphonique : Doc était revenu à la maison et avait été averti que la voiture de sa femme se trouvait garée devant chez Maxwell. Il s'était mis en route pour confondre les amants.

Tandis qu'Ellen restait assise, pétrifiée, Maxwell sortit et déplaça la voiture d'Ellen un peu plus loin sur la route. À son retour, il partit dans sa chambre et prit un pistolet.

« Hé, qu'est-ce que tu fais ? » s'écria Ellen qui, du coup, avait retrouvé la parole.

Doc arriva, arrêta sa voiture dans le jardin. « Où est ma femme ? cria-t-il. Je suis venu reprendre ma femme. »

Avant que Maxwell n'ait eu le temps de pointer son pistolet sur lui, Ellen s'élança hors de la maison pour rejoindre son mari, qui lui ordonna : « Dans la voiture ! »

Ce qui se passa sur le chemin du retour, elle n'en parla pas souvent dans les années qui suivirent. En fait, cinquante ans passèrent avant qu'elle n'entre dans certains détails.

« Il m'a frappée encore et encore, dit-elle avec un sourire las.

— Qu'avez-vous fait ?

— Juste baissé la tête pour essayer de la protéger, jusqu'à la maison.

— Est-ce qu'il a continué à vous frapper quand vous êtes arrivés à la maison ?

— Non, il a arrêté en arrivant (*avec un petit rire*). Sûr qu'il m'avait déjà donné assez de coups. »

Aux yeux des Libériens, les Sirleaf étaient une jeune famille libérienne de la haute société comme tant d'autres. Leur mariage semblait solide. Quatre magnifiques garçons. Un père et une mère professionnellement actifs et ambitieux. Une famille élargie tentaculaire prête à apporter son aide.

Mais la réalité était qu'une femme brutalisée feignait de se plier à la volonté d'un mari abusif, dont la colère grandissait de jour en jour. Ellen cessa de voir Maxwell pendant un temps, puis recommença. Il était devenu sa consolation.

Un soir, Doc revint à la maison saoul, mais resta dans la voiture pendant deux heures, persuadé qu'il était cerné par des démons. Ellen se tenait à la fenêtre et le regardait. La frapperait-il de nouveau ? Peut-être. Peut-être pas. Peut-être se contenterait-il de jouer avec elle cette fois, comme lorsqu'il avait appuyé le canon de son pistolet sur sa tempe et avait dit : « Tu bouges et je te fais sauter la cervelle. »

Elle saurait bientôt à quoi s'en tenir.

Un soir, Ellen arriva tard à la maison et trouva Doc ivre, furieux, qui l'attendait, son pistolet à la main¹⁰. Il le pointa sur elle.

Au moment où Ellen se raidissait pour parer à une nouvelle bagarre, elle aperçut du coin de l'œil quelque chose qui bougeait. Horrifiée, elle vit Charles, leur fils de huit ans, qui les observait depuis l'embrasure de la porte. Le garçon courut dans la pièce, un spray anti-moustique à la main, et se mit à asperger le visage de son père en hurlant : « Arrête ! »

Il ne put atteindre les yeux de Doc, mais quelque chose dans son geste désespéré toucha probablement une corde sensible chez son père, car il posa son pistolet et regarda son fils, tétanisé.

Pour Ellen, cette fois, Doc était allé trop loin : son fils l'avait vue sur le point de se faire tirer dessus par son père. Deux ans après son retour des États-Unis, elle avait reconstruit sa vie avec ses garçons, et voilà que son mari l'humiliait devant eux. Furieuse, elle sortit très droite de la pièce. Le lendemain matin, elle annonça à Doc qu'elle en avait assez. Elle le quittait.

« Tu peux partir, dit-il, mais je prends nos enfants. »

Elle s'en alla quand même. Elle n'était pas dupe ; elle savait comment fonctionnait la société. Au Libéria, après un divorce, l'attribution de la garde des enfants n'est jamais simple. Par défaut, surtout dans les années 1960, c'est le père qui l'obtenait. L'homme n'était-il pas chef de la famille ? Aujourd'hui encore, dans la plupart des cas, immédiatement après un divorce, le père libérien fait tout un étalage de sa prise en charge des enfants. N'empêche que, inévitablement, il finit par les envoyer chez leur mère pour qu'elle les élève. À moins qu'il ne les expédie chez un autre parent ou dans un internat.

Si le père se remarie, il est bien sûr possible que les enfants restent chez lui pour y vivre avec sa nouvelle

femme. Mais « c'est moi qui garde les enfants » n'est souvent qu'un engagement de pure parade.

Clavenda accompagna Ellen au tribunal pour l'audience de divorce. Elle se tenait, nerveuse, à côté de son amie, cent dollars dans la poche pour payer l'avocat. Elles étaient toutes deux terrifiées à l'idée que Doc surgisse et mette fin à la procédure. Qu'il ait tort ou raison, elles savaient qu'il lui suffirait de venir et de dire « Eh, celle-là c'est ma femme et elle s'est mis en tête de vous embobiner, oh » pour que le juge – qui était bien sûr *un* juge – renvoie Ellen avec Doc à la maison en lui donnant l'ordre de régler ses différends avec son mari comme le ferait une bonne épouse. Sauf qu'il dirait: « Toi, tu y retournes et tu nous finis ce palabre. »

Les minutes s'égrenaient dans le tic-tac de l'horloge et toujours pas de Doc. Le juge annonça que c'était à leur tour. Ellen et Clavenda se retournèrent fiévreusement pour regarder la porte: elles restaient sûres que Doc surgirait tout à coup dans son attirail militaire au grand complet pour passer à l'attaque.

« Allez, vous avez intérêt à vous dépêcher et à en finir si vous voulez que les gens vous paient », dit Clavenda à l'avocat, toute tendue.

Doc ne fit pas la moindre apparition pour s'opposer au divorce. Une fois celui-ci prononcé, il envoya les deux aînés dans un internat de l'arrière-pays. Les deux cadets, Rob et Adamah, resteraient avec lui. Mais pas pour bien longtemps. Adamah partit bientôt vivre chez Varsay, le frère de Doc, un médecin de Yekepa, dans le comté de Nimba. Pour finir, un certain temps après que Doc se fut remarié, Adamah retourna vivre avec son père et sa nouvelle femme. Quant à Rob, il refusait de vivre tant chez Varsay que chez son père. Il voulait être avec sa mère. Il pleura, et supplia et insista si farouchement que, finalement, un Doc exaspéré le déposa avec ses affaires sur le

perron de son ex-femme, tout à fait ravie. « Voilà ton fils, dit-il. Tu peux le prendre. »

Ellen était aux anges d'avoir au moins récupéré Rob. Elle essayait aussi de se rapprocher d'Adamah, mais c'était plus difficile. Elle s'en voulait. Plusieurs dizaines d'années plus tard, alors que leur relation était réparée depuis longtemps, elle continuait de s'en vouloir de ce qu'elle appelait cette fêlure initiale, apparue lorsqu'elle s'était résignée à se séparer de son plus jeune fils. « Vous savez, disait-elle, Adamah n'a jamais été baptisé. »

Les femmes portent de tels fardeaux au fond d'elles. Première présidente élue démocratiquement en Afrique, prix Nobel de la paix, icône féminine mondiale, aux prises avec l'épidémie d'Ebola qui ravageait son pays, Ellen Johnson Sirleaf restait obnubilée par l'idée qu'elle n'avait pas fait baptiser l'un de ses fils un demi-siècle plus tôt.

« Adamah n'a ni parrain ni marraine. Personne. »

GRANDE GUEULE
Monrovia, 1969

Une fois de plus, Doc Sirleaf trépignait dans la salle d'attente du département du Trésor. Un jeune employé effrayé l'y avait fait entrer lorsqu'il était apparu pour réclamer son ex-femme. Plusieurs fois dans les années suivant le divorce, Doc avait fait résonner son pas militaire dans le bâtiment avant de demander à parler à Ellen.

Sa visite allait se terminer comme les précédentes. Doc était assis dans la salle d'attente. Il attendait. Et attendait. Jusqu'à ce que, furieux, il se lève et que le claquement de ses pas retentisse jusqu'à la sortie.

Son ex-femme ne sortait jamais de son bureau pour le voir. C'était trop tôt. Le voir, elle en était convaincue, ce serait subir une nouvelle dispute. Et les disputes, elle en avait déjà eu assez.

Pour la première fois de sa vie, Ellen se sentait libre. À trente ans, l'esprit vif, elle était en pleine éclosion.

Reconstruire sa vie personnelle lui avait pris un certain temps. Même en 1969, quatre ans après qu'elle eut quitté Doc, lorsqu'elle se promenait dans Monrovia, elle avait parfois encore l'impression qu'on l'avait marquée

« divorcée » au fer rouge*. Chaque fois qu'elle devait indiquer son état civil sur un formulaire, elle hésitait, se demandant si on la considérerait comme une ratée.

Elle avait gardé le nom de Doc. Elle restait incapable d'y renoncer. Ce nom confirmait sa connexion avec ses garçons. Il prouvait que tous les cinq restaient liés les uns aux autres.

En quittant Doc, elle était retournée vivre chez sa mère pour quelque temps. Martha Johnson était d'un grand soutien pour la plus jeune de ses filles. En dehors de la trace qu'Ellen gardait au cou, les cicatrices extérieures avaient disparu, mais pas les cicatrices affectives, et Martha, pour aider sa fille, recourait à la méthode fétiche de toute mère libérienne : la prière. Elle priait pour sa fille matin et soir afin qu'elle guérisse des plaies de son mariage et qu'elle puisse échapper à la moulinette des rumeurs de Monrovia.

Mais la société de Monrovia évoluait aussi. À la fin des années 1960, le divorce devenait de plus en plus courant. Bien sûr, il était habituellement suivi d'un deuxième, d'un troisième ou d'un quatrième mariage, de sorte qu'Ellen dérogeait à la norme : elle n'avait pas la moindre intention de s'attacher de nouveau à un homme.

Finalement, Ellen quitta sa mère pour habiter dans sa propre maison. Peu à peu, elle gagna l'assurance que prend toute personne qui reçoit son salaire à la fin du mois et assume ses responsabilités.

Un seul de ses fils, Rob, vivait chez elle toute la semaine. Adamah restait chez le frère de Doc, à Yekepa.

* L'original mentionne ici la lettre D écarlate brodée sur le vêtement d'Ellen, qui fait référence au récit de Nathaniel Hawthorne *La Lettre écarlate* (*The Scarlet Letter*, publié en 1850). Ce texte dénonce l'intolérance de la communauté puritaine de Boston au XVII^e siècle, qui obligeait une femme ayant eu un enfant alors que son mari était absent à porter la lettre A (comme adultère) sur ses vêtements.

Jes et Charles se trouvaient encore à l'internat des missionnaires, dans l'arrière-pays. Mais, si Ellen restait fragile dans sa vie privée, elle fleurissait dans sa vie professionnelle. Libérée de l'emprise d'un mari violent, elle s'épanouissait et prenait une envergure qui dépassait son poste au département du Trésor.

Elle avait une compréhension approfondie de l'économie du Libéria et se plaisait à essayer de démêler numériquement les petits problèmes de taux d'intérêt et de financement qui passaient sur son bureau. Mais « la petite chose-là qui l'aurait facile » était difficile à satisfaire. Elle avait déjà relevé l'absurdité du système à deux vitesses dont elle faisait maintenant partie. L'élite congolaise l'avait adoptée – après tout, sa peau était claire, elle était belle et l'un de ses grands-pères était blanc – mais elle n'avait pas oublié ses racines gola et se déplaçait avec aisance dans toutes les strates sociales du Libéria, même si l'incohérence du système la mettait de plus en plus mal à l'aise.

Entrée en scène de Gustav Papanek, l'enfant prodige de l'économie, qui se trouvait au Libéria pour la première fois. Il était responsable de l'institut de Harvard pour le développement international et avait beaucoup voyagé de par le monde, surtout au Pakistan et en Iran, pour donner des conseils économiques aux pays en développement qui traversaient des difficultés. À son atterrissage en 1969 à Monrovia, Papanek découvrit une petite ville qui paraissait grouillante et affairée. Une ville de moins de cent mille habitants, pleine de femmes qui allaient à l'église coiffées de chapeaux à large bord, de vendeuses du marché portant des tissus fantis noués sur la tête qui proposaient des noix de cola sur les bords de l'Old Road, et d'hommes en smoking droit qui s'affichaient sur leurs fauteuils de plastique en sirotant du Chivas Regal au Pavillon présidentiel.

Malgré ses aspirations occidentales, le Libéria, en 1969, était un chaos économique. Au cours des années 1940, à l'époque où Ellen grandissait dans la maison familiale de Benson Street, et dans les années 1950, alors qu'elle fréquentait l'école secondaire, le pays avait enregistré une croissance économique phénoménale. Entre 1954 et 1960, grâce au boom du caoutchouc, dû à la plantation de Firestone à Harbel, et à la rapide exploitation des gisements de fer du pays, l'augmentation de la production et des recettes avaient atteint un taux de 10 %. Seul le Japon affichait une meilleure performance.

Malheureusement, ces chiffres dissimulaient un schéma chronique et très courant¹¹ : les riches ne cessaient de s'enrichir et les pauvres restaient coincés dans leur pauvreté. Papanek l'avait parfaitement compris. L'essentiel de la croissance était dû à une poignée de firmes étrangères, comme Firestone, qui misaient tout sur l'exportation des matières premières, sans construire ni développer d'entreprises ou d'usines locales permettant aux travailleurs libériens de participer à la révolution industrielle. Ainsi, tout le profit des exportations s'échappait du pays, comme le fer et le caoutchouc. En 1951, Firestone Libéria annonçait des bénéfices correspondant au triple des recettes publiques.

Le président Tubman, l'homme fort qui tenait la barre du pays, professait une amélioration du lamentable taux d'alphabétisation et la construction d'écoles primaires et secondaires. Mais il ne prit même pas les mesures les plus élémentaires qu'appliquaient tous les pays cherchant à se développer : il n'était pas question de diversifier l'économie. Sur le marché du travail, au Libéria, on trouvait surtout des emplois pour des services à bas salaire : domestique, cuisinier ou chauffeur dans les maisons de riches étrangers ou de familles congos, saigneur de latex

dans les nombreuses plantations d'hévéas de Firestone, messenger et arnaqueur, dont le pain quotidien dépendait de ce qu'ils trouvaient sur le boulevard Tubman, récemment pavé, ou dans les petites rues en terre battue de la capitale. Quant aux femmes, elles pouvaient vendre des marchandises au bord de la route – l'une des seules activités entrepreneuriales du pays.

Les hôpitaux que l'on construisait étaient destinés aux étrangers et aux Congos. Les Libériens autochtones se débrouillaient encore avec les remèdes maison quand ils tombaient malades, ou se rendaient chez le guérisseur local. Tubman vantait les mérites d'une nouvelle politique d'unification qui, disait-il, permettrait aux Libériens autochtones de gravir eux aussi l'échelle des professions, dont l'échelon supérieur était un emploi dans un ministère du gouvernement. La vaste majorité des fonctionnaires de haut niveau continuaient cependant d'être choisis dans les rangs des Congos.

En 1969, l'économie se délitait. Comptant sur un boom du marché du fer et du caoutchouc qui n'allait jamais se concrétiser, le gouvernement avait emprunté plus de cent vingt-cinq millions de dollars pour construire de majestueux ministères et des bâtiments publics flamboyants, dont six millions de dollars pour financer la construction du Palais présidentiel, où Tubman allait résider.

Les pauvres furent les premiers à ressentir l'impact des nouvelles « mesures d'austérité¹² » que Tubman avait appliquées pour régler le problème de la dette. Pour prévenir toute contestation politique, le président achetait la complaisance des grands chefs des nombreux groupes ethniques de l'arrière-pays. Une pratique de la largesse politique dans laquelle il était devenu virtuose : les chefs prenaient l'argent – ou le riz, le poisson ou l'huile de palme – dont Tubman leur « faisait don », puis, à leur